

ROBERTO SAVIANO, « HÉROS DE PAPIER » ?

ENTRETIEN AVEC ALESSANDRO DAL LAGO*

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCO DE BIASE**

À PROPOS DE

Alessandro Dal Lago,

Eroi di carta. Il caso Gomorra e altre epopee, Rome, Manifesto libri, 2010, 158 p., 18 €

et de Roberto Saviano, *Gomorra.*

Dans l'empire de la camorra, trad. de V. Raynaud, Paris, Gallimard, 2007, 368 p., 21,30 €.

Avec *Gomorra*, qui se présente comme une enquête menée à la première personne sur le crime organisé à Naples et en Campanie, Roberto Saviano a été élevé, en Italie et dans le monde entier, au statut de héros sacrificiel de la lutte contre la mafia. Pourtant, pour Alessandro Dal Lago, ce livre obscurcit plus qu'il n'éclaire la réalité de la mafia en Italie en reléguant au second plan les racines politiques et sociales du phénomène. La glorification de son auteur apparaît dès lors comme une nouvelle manifestation de la dérive judiciaire et moralisatrice de la vie politique en Italie.

Votre livre, *Eroi di carta. Il caso Gomorra e altre epopee* (*Héros de papier. L'affaire Gomorra et autres épopées*), a paru en mars 2010, aux éditions Manifesto libri. Il s'agit de la première vraie critique théorique et littéraire du roman de Roberto Saviano, *Gomorra. Dans l'empire de la camorra*, publié en 2006. Lorsque paraît votre critique, Saviano est au sommet de sa notoriété internationale et votre livre suscite un débat féroce. Vous avez été âprement critiqué par de nombreux intellectuels et journalistes, et la majorité des quotidiens italiens vous a accusé de ne pas respecter l'héroïsme de Saviano et son combat dangereux contre la mafia. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire *Eroi di carta* et, surtout, pourquoi voyez-vous dans *Gomorra* une « opération médiatique » ?

Tout d'abord, le rejet initial de ma thèse par quelques journaux comme *La Repubblica* et *Il fatto quotidiano* a été suivi d'une critique plus positive de la part d'autres quotidiens comme *Il Corriere della sera* et surtout de divers médias de critique littéraire et politique. Des recensions plus poussées et plus favorables ont également suivi, comme celle de Goffredo Fofi, l'un des critiques littéraires et culturels les plus

importants d'Italie. J'ai aussi reçu – à titre privé – un très grand nombre de lettres d'encouragement... En réalité, comme me l'a dit il y a trois ans un journaliste, « *qui touche à Saviano doit mourir* » et cela explique l'accueil initial fait à mon livre. Ce qui m'a poussé à écrire cet essai ? Je dirais que c'est un sentiment d'embarras devant un roman-vérité qui ne disait rien de nouveau sur la *camorra*, mais qui a été encensé comme une sorte de bréviaire politico-moral. Ce qui m'a gêné aussi, c'est la construction d'un mythe, surtout par le groupe *La Repubblica*, à partir d'un personnage assez insignifiant, qui pourtant s'est tout de suite pris à son nouveau rôle, se donnant une image quasi prophétique... Saviano a en fait servi d'icône morale dans la polémique contre Berlusconi, qui était par ailleurs, jusque récemment, son éditeur, puisqu'il est le propriétaire de Mondadori, la plus grande maison d'édition italienne.

De nombreuses personnes, dont des anonymes, pensent que le roman de Saviano a eu le mérite de faire connaître au plus grand nombre la cruauté de la *camorra*, et sa capacité à dominer certains territoires, en Italie comme à l'étranger. Vous êtes très critique vis-à-vis de cette position, et vous ne pensez pas qu'un roman comme *Gomorra*

*Alessandro dal Lago est sociologue, doyen de la faculté des Sciences de l'éducation de Gênes.

** Marco De Biase est chercheur à l'Université libre de Bruxelles, à l'université de Liège et à l'université de Naples. Il a étudié les liens entre émigration italienne et activités mafieuses en Belgique et en Allemagne, et est notamment l'auteur de *Como si diventa camorristi. La trasformazione di una società meridionale* (2011).

puisse aider à comprendre les pouvoirs mafieux : à vos yeux, il pourrait même avoir l'effet inverse. Pourquoi ?

Gomorra est une description haute en couleurs de choses qui ont été racontées dans au moins une trentaine de livres ces dix dernières années. Avec cette différence que *Gomorra* n'évoque jamais le rôle joué par la politique, tant nationale que locale, dans le soutien à la *camorra*. Tout Italien qui lit les journaux sait que les groupes camorristes les plus puissants ont bénéficié – et cela aussi dans leur expansion au Nord – de la protection de certains milieux politiques, notamment de droite mais pas seulement. Eh bien, le livre de Saviano n'en parle absolument pas. En revanche, le roman s'ouvre sur des légendes urbaines, des fables à la limite du racisme sur le rôle des Chinois dans l'économie du crime en Campanie¹. En d'autres termes, *Gomorra* énonce des vérités faciles, qui ne dérangent personne, quand il ne participe pas purement et simplement à de la désinformation. Bien sûr, ce n'est pas facile à saisir pour quelqu'un qui n'est pas italien.

Vous soulignez à plusieurs reprises dans votre livre, à travers une critique littéraire détaillée de *Gomorra*, que le style utilisé par Saviano pour décrire la *camorra* et son contexte d'origine relaie toute une série de stéréotypes culturalistes sur l'Italie et les Italiens du Sud. *Gomorra* reprendrait, en la modernisant, une ethnicisation du Sud de l'Italie qui ferait obstacle à toute véritable compréhension du phénomène du crime organisé.

Oui, absolument. Les camorristes sont décrits comme des « animaux » ; les mères des victimes semblent venir tout droit des essais de l'anthropologue Ernesto de Martino sur les lamentations funéraires dans les Pouilles² ; les adolescentes portent toutes des strings et sont invariablement destinées à épouser des camorristes ; la Campanie est une « terre » où résonnent d'antiques malédictions, et puis les Chinois puent, etc. C'est un répertoire pauvre, et assez ennuyeux, de lieux communs et de préjugés.

Gomorra n'a pas été présenté comme un roman mais comme un « livre-vérité », presque comme une enquête ethnographique menée dans le monde du crime organisé napolitain. Dans son livre, l'auteur ne cite jamais ses sources et, à part décrire des faits violents et spectaculaires à travers un narrateur qui dit « je », il ne dit rien de neuf sur les dynamiques sociales, politiques et économiques par lesquelles le pouvoir mafieux se reproduit. C'est le point central sur lequel les chercheurs et les intellectuels devraient réfléchir.

Quel est selon vous le rôle des mafias aujourd'hui, à une époque où la polarisation entre dominants et dominés est aggravée par les politiques néolibérales ?

Il est évident que *Gomorra* n'est pas une étude ethnographique, au vu de la pauvreté des notes méthodologiques et des citations de témoignages, et surtout de la place toujours plus centrale prise au fil du roman par le « je » du narrateur (voir toute la partie qui s'organise autour de l'exclamation : « Je sais » – une formule qui évoque Pier Paolo Pasolini, un auteur bien plus compétent et plus exposé que Saviano).

Savoir ce que sont les mafias en Italie est une question par trop complexe, mais je dirais que leur puissance est fondée non seulement sur leur force brute, sur leur capacité à offrir une protection à la place de l'État et sur leur connivence avec les milieux politiques locaux, mais également sur les possibilités d'emploi qu'elles offrent dans des zones privées de ressources économiques. Pour être tout à fait juste, Saviano évoque aussi tout cela, dans les parties les moins prévisibles de *Gomorra*, mais il n'en tire pas les conséquences, à savoir qu'on ne peut pas combattre les mafias par la seule répression, et encore moins en les dénonçant à hauts cris ou par des discours moralisateurs, mais qu'il faut créer des alternatives économiques et de vie, une chose qui, en Campanie tout particulièrement, n'est pas près d'arriver. Il me semble clair que les mafias se nourrissent des conséquences du libéralisme : du chômage, de la précarité des jeunes... En Italie, il n'y a pas de couverture chômage ni de smic, donc aucune ressource pour un jeune à part les familles et, dans certains endroits, les organisations mafieuses.

Après les menaces de mort lancées à l'encontre de Roberto Saviano, de nombreuses personnes qui avaient critiqué l'auteur de *Gomorra*, et vous le premier, ont été pratiquement accusées d'être des camorristes. Ces accusations ont même parfois été portées par des magistrats, des chercheurs et des responsables associatifs qui combattent depuis toujours les pouvoirs criminels en Italie. Depuis des décennies, dans notre pays, lorsqu'on parle de crime organisé, on tombe dans une vision manichéenne, qui ne nous aide pas à comprendre la complexité du phénomène mafieux. Pourquoi cette tendance à moraliser le discours sur la criminalité, et à en faire une simple question policière ? Vous vous êtes toujours défini comme un homme de gauche : pourquoi pensez-vous qu'une partie de la gauche italienne, et aussi de la gauche radicale, a réagi aussi durement à votre critique de Saviano ?



Je pense que, si je suis attaqué par la gauche, c'est parce que j'ai touché deux points sensibles: non seulement la rhétorique trop facile des héros littéraires, mais aussi celle de ceux qui depuis longtemps se prétendent radicaux, mais ont touché de l'argent de Berlusconi et de sa maison d'édition: cela concerne Saviano, mais aussi des auteurs de feuilletons historiques ou populaires comme le collectif d'auteurs « Wu Ming » (qui se présentent eux-mêmes comme un « bureau d'agit-prop »³) ou d'autres encore. La culture italienne abonde de tels exemples...

Ces dernières années, en Italie, le moralisme et le judiciaire sont devenus hégémoniques dans le débat politique, et sont présents jusque dans la gauche radicale. De plus en plus de magistrats, juges et autres « professionnels du crime » se lancent officiellement en politique, avec une visibilité considérable. Lors de la dernière campagne électorale⁴, deux candidats relevaient de ce phénomène: le procureur de la République anti-mafia Pietro Grasso (du Partito Democratico, aujourd'hui président du Sénat) et l'ex-procureur de Palerme Antonio Ingroia, qui avait enquêté sur la célèbre « négociation entre l'État italien et la mafia » (« Trattativa Stato-Mafia »), entre certains responsables politiques italiens et la mafia sicilienne au début des années 1990. Ce dernier est candidat pour être Premier ministre, à la tête d'une coalition rassemblant également le parti communiste et la gauche radicale. Y a-t-il, selon vous, un lien entre ces deux phénomènes ?

Pour moi, la « moralisation » de la lutte politique est d'abord une conséquence de l'opération « mains propres » et dans un deuxième temps de la lutte de certains milieux – essentiellement la bourgeoisie entrepreneuriale et financière du Nord – contre Berlusconi. Le quotidien *La Repubblica*, anti-berlusconiste par excellence, a ainsi des positions extrêmement modérées, disons de centre-gauche, sur les questions sociales et politiques. L'anti-berlusconisme, les mobilisations contre la corruption et pour la moralisation de la vie politique, et évidemment contre les mafias, ont fini par monopoliser le discours politique de gauche. C'est ce que manifeste l'obsession des menottes et d'une façon générale la judiciarisation de la vie politique... Le mouvement de la « révolution civile », censé représenter la gauche radicale, est dirigé par un substitut du procureur de la République et compte dans ses rangs, outre quelques anciens de petits partis de gauche qui se sont effondrés, des magistrats en tout genre. En Italie, l'obsession de la justice pénale s'est substituée à la passion pour la justice sociale et le changement politique.

Cela fait aujourd'hui près de trois ans que la première édition de *Héros de papier* a paru, et de nombreux intellectuels et journalistes, et même des magistrats qui avaient critiqué votre livre, ont pris leurs distances avec la figure de Saviano et ses apparitions publiques permanentes. Votre livre a certainement ouvert une brèche dans le monde politique et culturel en Italie: à partir de là, il s'agit de réfléchir aux facteurs sociaux qui engendrent la mafia, et aux éléments sur lesquels nous pouvons nous appuyer pour lutter sérieusement contre le crime organisé. Pensez-vous que nous réussirons en Italie à combattre les mafias sans avoir à en appeler à des héros ?

Je n'en suis pas sûr. Aujourd'hui, tout le spectre de la gauche est pris dans le judiciaire, de la gauche modérée du Partito Democratico aux pseudo-radicaux d'Ingroia et de « Révolution civile ». Et cela s'accompagne d'un désintérêt total envers les garanties normalement assurées par le droit pénal (dans le pays de Beccaria, le premier à avoir formulé, au XVIII^e siècle, le principe selon lequel « nul ne peut être accusé ou détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites »!), l'état épouvantable des prisons ou encore les droits civils et humains, y compris ceux des accusés. Tant que les mots d'ordre anti-mafia seront ceux de la répression et de la mobilisation morale, rien ne changera. Les honnêtes citoyens seront confortés dans leur bonne conscience – peut-être après avoir lu *Gomorra* – et les mafieux continueront de mener leurs affaires.

Traduit par Marion Duval

NOTES

1. NdT: région de Naples, dans le Sud-Ouest de l'Italie.
2. Voir *Œuvres*, vol. 1 à 3, aux éditions des Empêcheurs de penser en rond, Paris, 1999: *Le Monde magique, Italie du Sud et magie, La Terre du remords*, trad. de M. Baudoux.
3. Voir www.wumingfoundation.com.
4. NdT: les élections générales italiennes de février 2013.